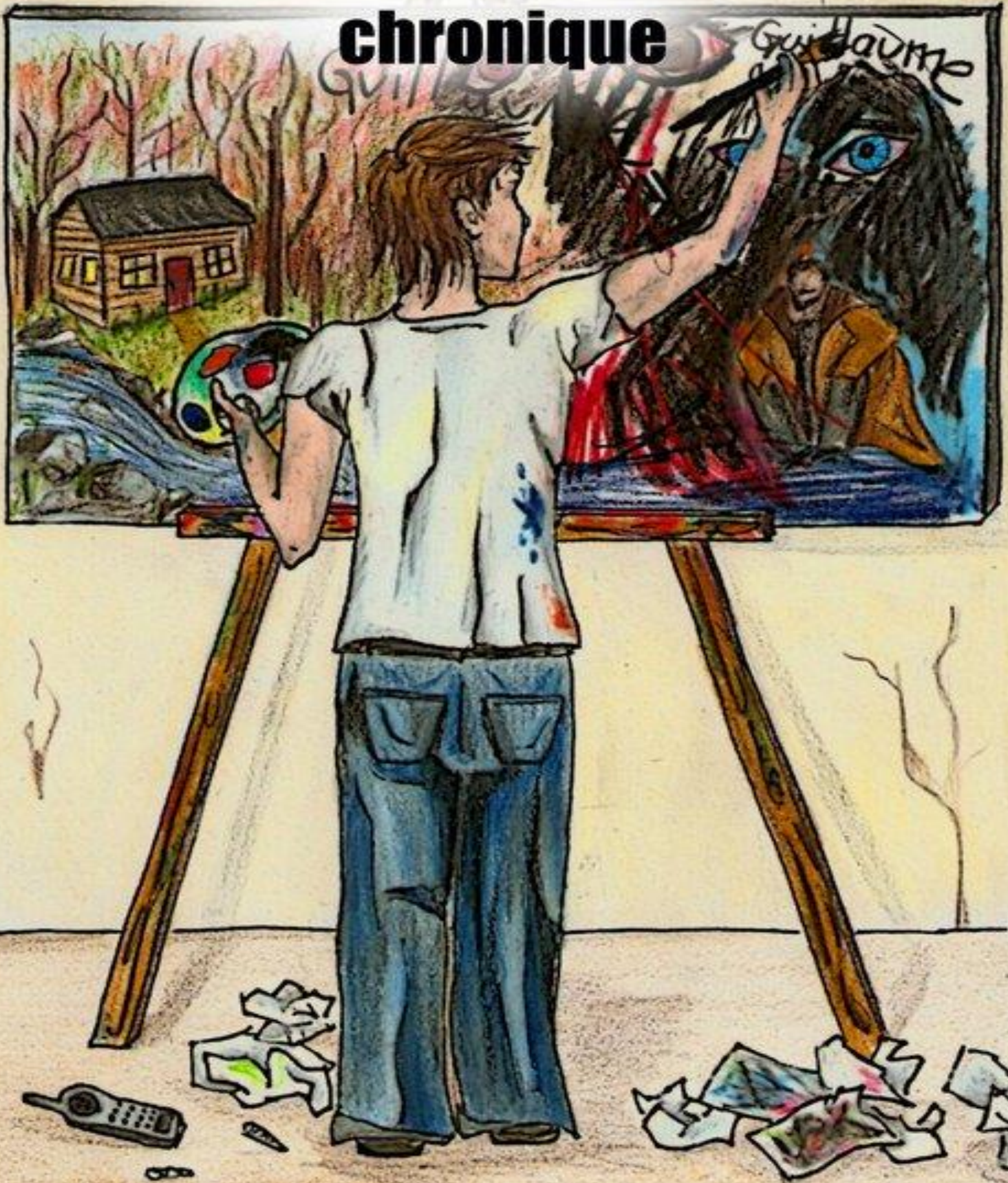


# Les pensées sinusoïdales d'un cobaye de la psychose chronique



**LES PENSÉES SINUSOÏDALES D'UN COBAYE  
DE LA PSYCHOSE CHRONIQUE**



## 1<sup>er</sup> chapitre

Je déambulais dans le couloir, me dirigeant lestement vers la sortie d'un avenir qui ne sera plus mien. L'adrénaline secouait mes membres et le froid occupait ma tête. Je riais sans contenance. Cela me paraissait adéquat, mais comment aurais-je pu réfléchir de toute façon? Les voix des vautours intrigués se taisaient sur mon passage, laissant la vedette aux éclats sonores de ma piètre présence. Pour une fois, je me complaisais à attirer l'attention sur moi quoique l'action fût involontaire. Même l'homme qui m'eut servi de professeur de littérature me toisait de loin avec ses sourcils presque aussi liés que ses bras en signe de désapprobation. Je venais de spontanément abandonner le cégep et ce geste avait malheureusement interrompu le cours qu'il donnait. Au milieu de l'un de ses discours sur madame Bovary, l'envie de m'occuper personnellement de mon avenir avait mué en une entreprise plus que pressante. La patience rayée de mon vocabulaire, j'avais rassemblé mes effets et sorti de la classe hâtivement non sans accrocher quelques bureaux ou personnes au passage. Je ne regrettais rien.

Lors de mon entrée dans cet établissement, l'indécision quant à ma destinée s'était peinte d'elle-même sur mon visage, mais au moins elle s'accompagnait de bonnes notes scolaires. À la suite de ma première session, j'ai pu assister à la chute de ma cote R tout comme celle de ma motivation. J'en ai déduit que si je m'enfermais ici jusqu'au bout, non seulement je m'en sortirais avec un bilan académique catastrophique, mais que je ne connaîtrais pas plus ma voie. Tant qu'à dilapider mon temps dans un programme préuniversitaire en arts plastiques qui ne me conduirait qu'à l'impossibilité de percer dans une quelconque université, j'avais préféré négliger la formalité pour réussir un jour par moi-même. Ce simple plan que certains s'acharneraient à nommer « décrochage scolaire » avait pris naissance dans mon esprit au cours d'un vernissage en mars, le mois dernier. Lors de cet évènement, je me jugeais alors douté d'un talent plutôt banal avec mes toiles représentant l'automne et sa solitude, mais une femme autoritaire et connue pour sa galerie d'œuvres excentriques s'était plus qu'attardé à mes réalisations. Elle

m'avait alors prié de collaborer à sa prochaine exposition, une offre prometteuse qu'on ne se permet en aucun cas de repousser. Son visage en brillait tant que je n'ai pu que céder à sa volonté.

Je dévalai, toujours avec hâte, les quatre marches de l'entrée du collège me séparant d'une vie nouvelle empreinte de promesses. Je réfléchissais sur le type de réactions que susciterait mon abandon scolaire chez mes parents au moment même où je démarrai mon véhicule en trombe. Je les anticipais déjà à s'exprimer d'un ton plus ou moins indigné : « Guillaume, tu possèdes tant de potentiel. T'étais si bon! C'est dommage que tu décides de balayer tant d'années d'effort d'un simple revers de la main! » À vrai dire, leur point de vue m'importe si peu que nul sentiment de presse n'existe pour m'inciter à leur apprendre la nouvelle immédiatement. Pour qui pourraient-ils se prendre de toute façon eux qui avaient profité de l'héritage d'une peau déshydratée pour lancer chacun de leur bord leur commerce? Avant la mort de ma grande tante, soit le printemps de mes cinq ans, aucun des deux ne vivait d'ambition professionnelle. Ma mère et mon père, respectivement secrétaire dans une entreprise quelconque et cuisinier dans un casse-croûte, tiraient un peu sur leurs fonds de mois pour s'occuper de ma sœur Isabelle et moi. Ils se contenaient d'un mode de vie si routinier et infructueux que celui-ci me gratifie encore aujourd'hui de quelques spasmes d'horreur. Heureusement pour la civilisation environnante, leur progéniture s'est avérée dotée de désirs, disons, plus recherchés.

Je cognai d'innombrables fois sur la porte donnant accès à mon appartement pour finalement me rappeler que mon colocataire ne s'y situait guère en plein jour. Il s'agissait d'une nouvelle extraordinaire dans mon cas, car la compagnie de gens m'aurait gêné dans mes travaux. D'ailleurs, je ne fraternise pas avec beaucoup de monde, à part ma sœur et mes parents. Il faut dire que j'ai toujours choisi mes « amis » avec précaution. J'habite avec un cocaïnomane aux fonctions sociales rarement allumées alors que mon voisin est sourd et muet. Leur amabilité à mon égard réside en leur dévouement aux vertus du silence. Je sortis machinalement mes clefs pour débarrer la porte, puis la poussai pour me faufiler à l'intérieur. Je me retournai vers le salon et je le vis. Il était fin prêt à me recevoir. Mon chevalet m'attendait depuis quelques heures déjà. Il s'était entouré de mes

diverses couleurs de peinture à l'huile et arborait fièrement son tablier en toile. Sans même placer convenablement de mes effets scolaires ou manger un morceau comme me le priait tant mon estomac, je m'assis au fauteuil qui faisait face au lutrin. Je le fixai du regard avec une réelle anxiété. Je n'avais encore jamais été à la rencontre d'un tel défi. Au cégep, je devais créer une œuvre selon certaines règles préétablies avant chaque projet. Maintenant, la liberté d'action dont je disposais me plongeait dans le néant.

Après quinze minutes passées à l'état de légume, je m'accordai une pause dans l'espoir d'aviver ma concentration. Je pris le téléphone à deux mains et composai le numéro de Martine, la propriétaire de la galerie d'art qui allait me rendre célèbre. Elle répondit d'une voix si enrouée que j'eus peur de la réveiller.

- Allo?
- Allo. Je suis Guillaume.
- ... Guillaume? On se connaît?
- On s'est vus au cégep en mars. C'était moi avec la toile aux couleurs orangées et sombres. Vous étiez si belle dans votre longue robe!

Martine demeura silencieuse jusqu'à ce que j'en vienne au fait important.

- Vous m'avez proposé de travailler pour vous!
- Guillaume! Je m'en souviens là. Alors, tu as décidé?
- Bien, je ne sais pas trop sur quoi m'aligner.
- Tu veux avoir l'emploi ou pas?
- Bien sûr! Quelle question!
- Il était où le problème?

Je marmonnai en guise de réponse, comme je le fais souvent lorsque les gens essaient de me faire passer pour un incohérent. Je savais qu'elle m'avait mal écouté et cela me blessait, moi qui pensais qu'elle allait m'aider à retrouver mon inspiration.

- À quand notre premier rendez-vous? me demanda-t-elle. Demain matin, cela te convient?
- Demain matin, mais je p....

- 10 : 00, le café Foliquet sur St-Denis. Sois présent.

C'est ainsi qu'elle me raccrocha au nez et me laissa me dépêtrer seul. Je me replaçai face au chevalet, aussi déterminé qu'avait pu l'être da Vinci devant le plan de sa Mona Lisa. Cela me prit une bonne heure avant d'esquisser un simple geste. Je fis quelques traits, mais rien de ce que je traçais ne réjouissait mes sens. Par ennui, parfois, je quittais mon poste pour me permettre une collation ou pour lire un livre. Le peu de contenu qu'il y avait sur la toile vers les vingt-deux heures ne représentait rien. Il n'exprimait ni la beauté ni même l'originalité. Je déchirai mon semblant d'œuvre, presque enragé, alors que surgit mon colocataire dans la pièce avec une pizza sur les bras.

- Mmmm... le souper, grommela-t-il.

Son interruption me força à regarder l'heure sur l'horloge murale. Il ne me restait qu'à peine une heure avant de devoir partir pour le travail. Je jetai les morceaux de toile dans la poubelle et me mis à table. Ensuite, je me douchai sans même prendre la peine de me raser la barbe. Je me rendis à l'hôpital sur-le-champ.

. . .

J'éclairais les murs et les allées avec ma lampe de poche, mais n'y voyais rien. J'avais évidemment la tête ailleurs. Heureusement, mon emploi de gardien de nuit ne requérait de ma part que très peu de vigilance. À part quelques malades obstinés qui peuvent s'écarter de leur chambre, l'aile de l'hôpital dont je m'occupais ne représente aucun intérêt à l'heure du grand repos. Pourtant, cette tranquillité accompagnée du souffle uniforme des patients endormis me convenait à merveille. Elle expliquait mon comportement isolé, me donnait une raison pour ne pas deviser. Je passai toute la nuitée à boire du café et à méditer sur ce que j'allais peindre un peu plus tard, sachant que ma première rencontre avec Martine allait être déterminante quant à mon avenir. Au bout de neuf fois soixante minutes, je me sentais exténué, mais je n'avais d'autre choix que de rester éveillé plus longtemps encore. Ma scène au cégep me semblait bien lointaine à présent. C'est avec fébrilité que je pris le métro pour rejoindre le Foliquet, ne remarquant

pas immédiatement ma piètre allure. Je me reposais, la face contre la surface de la table. Je ne comptais plus le temps qui s'écoulait depuis le retard officiel de Martine. Je redoutais le pire; elle s'était déniché un bien meilleur artiste que moi. Alors que je somrais peu à peu dans mes rêveries, une main se posa sur mon épaule. Je m'éloignai de ce contact d'abord par peur, puis par incommodité. Je reconnus cette femme d'une excentricité renversante sans tarder. Martine se laissa tomber mollement sur sa chaise. Elle avait omis d'apporter son sac et ne transportait qu'un document fluet auquel pendait un stylo. Prestement, elle m'interrogea sur mes genres de création particuliers et sur les moyens d'inspiration que j'utilisais pour réaliser mes tableaux. Je lui répondis toujours d'une voix effacée sans oser la regarder dans les yeux, ceux-ci fouillant mon âme et cherchant à y révéler une faille quelconque.

Une fois à court de questions, Martine me glissa la paperasse qu'elle avait apportée et me pria d'y jeter un œil. Je tournai les pages du document sans vraiment comprendre ce que je lisais. Je ne demandais qu'à conclure ce rendez-vous pour rejoindre les couvertures de mon lit. Sachant qu'il s'agissait d'un contrat de travail, je signai celui-ci avec reconnaissance. Je remerciai mille fois Martine de m'avoir choisi. Juste avant mon départ, elle s'écria :

— Tu as deux semaines pour réaliser une toile digne de ma galerie d'art, ne l'oublie pas! Appelle-moi en cas de problème.

Je demeurai stupéfait, car en parfait imbécile, je n'avais pas pris connaissance convenablement des termes de l'accord. Pendant cinq bonnes minutes, je concentrai toute mon attention à tenter de me rappeler ce qui y figurait. Angoissé, j'espérais pouvoir déchiffrer le peu d'images de ce document qui s'étaient ancrées dans mon esprit. Je me sentais soudainement si démotivé par mon erreur que mes fonctions cérébrales ne voulaient plus collaborer à un tel décryptage. Cela en était fait de moi. Martine allait s'approprier une partie de mes œuvres, de mon temps et de ma vie à sa guise. J'allais lui appartenir, sans aucun doute. J'avais jusqu'à présent enduré une grave panne d'inspiration. Malgré tout, ce fut l'instant des derniers mots de Martine qui m'indiqua que le réel cauchemar débutait.



. . .

Étendu de tout mon long sur le sol, je serrais les poings et je respirais bruyamment. En vérité, j'écumais de rage contre moi-même. J'avais eu sept jours pour me mettre au travail et il m'en restait autant pour finir celui-ci, ayant alterné peinture et garde de nuit. Pourtant, je n'avais réalisé que des gribouillis et des froissements de feuilles jusqu'à présent. Je n'avais rien fait encore. Plus l'horloge tournait et plus j'étais terrifié. Je menais une lutte contre mon ennemi, le temps, par tous les moyens possibles. J'avais multiplié les cafés et les repas de livraison, cessé de me laver et me raser, limité mes rencontres avec mon lit et la salle de bain et particulièrement ignoré mon téléphone. Malgré tout, j'en étais rendu à pleurer sur mon sort et à me demander quel genre de maladie je pouvais bien courir. Dieu m'avait peut-être désigné comme cobaye au nouveau virus *Homo faber-nul*.

Je me relevai du sol, sollicité par mes courbatures. Impulsivement, j'appelai Martine pour lui témoigner de mes difficultés. Ayant déjà peint elle-même, elle possédait sûrement quelques trucs pour réactiver la créativité.

— Si tu ne te déniaises pas de si tôt, tu n'auras pas d'autre choix que de retourner vivre chez ta mère mon grand, se contenta de répliquer sèchement Martine.

Sa réponse me traumatisa autant que mon incapacité à peindre. De plus, pour en rajouter à mon désarroi, elle me remémora que cela faisait deux jours que ma mère s'inquiétait pour moi, car elle avait eu vent de mon décrochage scolaire par son voisin, un professeur du cégep que je fréquentais. Ma mère, Suzanne, m'avait jusqu'alors laissé six messages sans un appel de retour de ma part. Elle pouvait attendre encore un peu, elle qui ne s'était jamais vraiment préoccupée de ma personne pendant tant d'années.

Deux heures plus tard, Martine me rendit visite avec une humeur bien plus joviale qu'au téléphone. Elle semblait presque flotter lorsqu'elle me tendit un paquet enroulé sur lui-même.

— Je crois avoir trouvé la solution à ton problème Guille, me dit-elle sur un ton mielleux que je ne lui connaissais pas.

Je déroulai son présent et l'y découvrit une certaine quantité de cannabis. La drogue ne m'avait jamais tenté de toute ma vie, mais Martine proposait des arguments très intéressants.

Cela ne te coûtera que 20 \$ cette fois, puisque c'est si urgent et que tu le vauds bien, me susurra-t-elle.

Je sortis un billet de ma poche maladroitement et le lui tendis. D'un sourire narquois, elle me l'arracha et elle se roula un joint afin de me montrer comment faire. Je recopiai ses gestes avec minutie et elle m'incita à goûter au produit final. La première aspiration de la fumée m'étouffa quelque peu. Les quelques autres qui suivirent me firent tourner la tête et me créèrent un bien-être inimaginable. Je voulais crier de joie alors que tout en moi se baignait de sérénité enivrante. Je me sentis fin prêt à peindre une œuvre spectaculaire, ma Joconde, à moi.

. . .

Sept jours de dur labeur et de vie malsaine. Voilà ce qui m'avait permis d'entamer et d'achever une représentation magnifique à la peinture à l'huile sur toile. Joint après joint, j'avais presque su garder un état d'éveil idyllique et une inspiration farouche qui n'en faisait qu'à sa tête au moindre coup de pinceau. Évidemment, j'avais enrichi Martine, devant renouveler méthodiquement ma prescription, et j'avais pris congé pour le restant de la semaine. Maintenant que j'avais terminé et que l'aube se présentait enfin, je me trouvais de nouveau à jeun. La fierté due à mon œuvre se mélangeait à une vague tristesse inexplicable. Je redescendais sur terre. Je revenais aux émotions qui m'habitaient au quotidien avant de plonger dans les méandres du cannabis. J'avais faim, mais j'allais surtout m'écrouler de fatigue d'une seconde à l'autre. Je fis quelques pas en direction de ma médiocre chambre à coucher et sombrai rapidement dans les bras de Morphée. Je ne me réveillai que tard le soir, sachant que Martine organisait une fête pour souligner son prochain vernissage dans sa galerie. J'emballai ma toile et me rendis en taxi chez Martine avec une pointe d'appréhension. Il allait s'y tenir beaucoup d'inconnus, beaucoup trop de gens huppés. J'aurais souhaité passer une soirée tranquille avec Martine plutôt que de

m'entourer d'une panoplie d'artistes expérimentés et d'hommes d'affaires trop conventionnels à mon goût. Une fois arrivé là-bas, je demeurai ahuri à la vue de la clientèle de Martine vraisemblablement composée de motards, de toxicomanes légers et de viveurs de la classe moyenne. L'ambiance contrastait un peu avec ma vision de l'art. Martine m'accueillit en tendant les mains avidement vers mon tableau. Elle développa celui-ci et s'empressa de l'afficher au-dessus du foyer, me laissant derrière elle.

J'approchai du salon et fis face à une horde d'invités applaudissant mon œuvre. Martine m'offrit un verre de gin-tonic pour fêter ma réussite et y glissa une petite pilule d'ecstasy, cadeau de ladite hôtesse. Voulant déstresser parmi tant d'inconnus et parvenir à avoir un peu de plaisir, j'avalai le cachet sans me douter de ses effets. En peu de temps, ma peau devint moite et ma bouche s'assécha. Mes nerfs palpitaient comme jamais, emportés par une euphorie nouvelle. Martine me présenta quelques personnes familières à elle, puis me fit le tour de sa demeure. Cette dernière me paraissait un peu trop impressionnante et luxueuse pour le simple métier de ma patronne. Vers la fin de ma visite des lieux, Martine m'entraîna dans sa chambre.

Une fois assis sur son matelas, j'eus le vertige et commençai à voir des choses troublantes. Des ombres dansaient dans le miroir de la chambre. Elles sortaient de leur façade qu'à moitié pour ensuite y retourner. Les murs vibraient dû à la musique bruyante, mais aussi à leur envie de me communiquer quelques mots. Tout ne devenait qu'ondes passagères puis reprenait leur forme. J'aurais cru m'être endormi si Martine ne s'était pas placée derrière moi et m'avait tournoyé quelques couettes de cheveux. Celle-ci me pivota vers elle et posa un premier baiser sur mes lèvres, puis un deuxième et un troisième tout en se montrant de plus en plus insistante. Mon cœur angoissé redoubla son rythme. Je ne répondais plus à ses avances, trop terrifié par ce qui allait suivre. Elle profita donc du moment pour enlever son chemisier. Je me détournai prestement et me cachai le visage. À cet instant, un homme fit irruption dans la pièce et nous dévisagea. Il s'excusa maintes fois, puis referma la porte en ricanant. Honteux de la scène venant de se produire, je me levai du lit et jetai un regard incertain à Martine. Elle n'exprimait ni déception ni contentement. Elle fixait patiemment le vide, attendant ma décision. Je sortis de la chambre et descendis au rez-de-chaussée avec hâte, toujours hanté par les murmures des murs. Au passage, les invités semblèrent me pointer du doigt et se moquer. Leurs yeux

s'agrandirent pour mieux se saisir de l'absurdité de ma personne. Leurs bouches s'allongeaient pour mieux laisser échapper leurs cris goguenards. Les larmes défilant contre mes joues, je m'enfuis de chez Martine et me calai sous les draps de mon appartement.

## 2<sup>e</sup> chapitre

Le lendemain du dévoilement de mon œuvre, je me réveillai avec un haut-le-cœur en repensant au délire qui m'avait foudroyé sous l'ecstasy et aux rires insoutenables des invités de Martine. Plus jamais je ne voulais me replonger dans une drogue quelconque et revivre une situation aussi traumatisante. D'un pas décidé, je saisis vigoureusement le sac de cannabis qu'il me restait, puis le balançai par la fenêtre vers le balcon de mon voisin d'en dessous. Mon colocataire, Johnny, interrompit mon moment de frénésie en bâillant avec désinvolture et en me rappelant les multiples appels de ma mère que j'avais manqués. Le triste sourire en coin, je rejoignis Suzanne sur son cellulaire. Elle fut la première à articuler le moindre mot, puis à vomir de milliers de questions :

— Guillaume! Guillaume, c'est toi? Pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné plus tôt? Tu as quitté le cégep, mais pourquoi? Ton avenir... à quoi penses-tu pour ton avenir? Comment te débrouilles-tu pour payer l'appartement? Oh Guillaume, je commence à me faire du sang d'encre pour toi!

— Maman! Cela suffit maintenant! Le cégep, il m'aurait conduit à la rue. Quelqu'un m'a repêché. Je vais devenir un artiste maman, je peux te le garantir!, lui répondis-je avec un peu trop de conviction.

— Comment veux-tu te nourrir et parvenir à te bâtir une belle vie en créant de tes mains Guillaume? Voyons, redescends sur terre! L'art, cela ne rapporte rien quand tu ne possèdes aucune renommée, lança-t-elle sur un ton courroucé.

— C'est ce que nous verrons! J'ai déjà des acheteurs sur ma première toile à la galerie, mentis-je.

. . .

En effet, les clients s'accumulèrent au fil des mois et donnèrent plus de crédibilité aux propos que j'avais adressés à ma mère pour la rassurer. Je m'épuisais peut-être à alterner sans cesse la peinture et mon travail de nuit, mais j'éprouvais enfin une once de satisfaction face à la vie que je menais. Au début, ayant recommencé de créer sans consommer de cannabis, je pouvais passer des journées entières en état de grisaille. Ce ne fut que lors de ma visite à la galerie d'art que je retrouvai confiance en mes talents. Martine vendait alors ma première toile à un prix exorbitant et les gens se promenaient autour avec envie. Cette scène m'avait percuté suffisamment pour que je me remette à peindre avec aisance. Métamorphosé, je pus offrir une panoplie d'œuvres éclatantes à Martine. Celle-ci ne m'en avait d'ailleurs jamais voulu d'avoir refusé plus que ses baisers. Elle ne sut pas non plus les sentiments qu'elle avait fait germer en moi, sentiments que je m'empressai d'enterrer jusqu'à ce que je devienne quelqu'un d'assez important pour elle. Ainsi, Guillaume le Maître naquit en peu de semaines. Cette image de moi-même m'encourageait et me promettait un avenir fructueux et singulier. Il devinait mieux que quiconque mes désirs les plus chers et m'entraînait dans une voie où leurs réalisations pouvaient avoir du sens. Je devais agacer de plus en plus mon colocataire avec mes grands projets, car il passait le plus clair de son temps à m'éviter, probablement par jalousie. Plus l'argent versé par Martine dorait mon compte de banque et plus je me savais dans le pouvoir d'impressionner le monde. Je ne rencontrais jamais ceux qui possédaient suffisamment de goût pour acheter mes toiles, car tout se discutait et s'organisait avec Martine. Je créais tandis qu'elle s'occupait des tâches déplorables de la finance et gardait un certain pourcentage des ventes. Mon contrat ne m'apparaissait plus comme un trou noir, mais plutôt comme une révélation.

En après-midi, je me résignai à profiter d'une journée en plein air à défaut de rester enfermé dans mon appartement. L'automne s'affichait avec une telle grâce à

l'extérieur que Dieu aurait eu honte de moi si j'avais pris une autre décision. Je m'habillai plus ou moins chaudement et courus pratiquement dehors avec l'empressement d'un enfant. Cela faisait si longtemps que je ne m'étais pas laissé éblouir par la beauté de la nature, trop préoccupé par mes tâches. Je marchai dans la ruelle, sentant craquer les feuilles mortes sous mes pas avec un son si vif que j'aurais cru à ma propre fracture. Je me rendis jusqu'à la rue Ste-Catherine à pied, en vue de me divertir un peu. Alors que je m'arrêtai longuement face à la vitrine d'un bistro pour y contempler le menu, les clients à l'intérieur me dévisagèrent et se mirent à me sourire. Touché par leur attention, je les saluai d'un signe exagéré de la main. Interprétant leur manque de réaction à mon geste pour de la timidité, je n'osai guère les intimider en décidant de prendre place à leur côté. Je continuai donc mon chemin dans la rue en quête d'un bon restaurant.

Quelques minutes plus tard, je remarquai que j'avais attiré l'œil des clients du café, mais aussi celui des piétons. Ils me regardaient tous avec une si grande admiration que cela en finit de me flatter. Ils me reconnaissaient tous pour ce que j'étais; l'artiste étoile de la galerie d'art Lotus. À voir leur expression, il leur en fallait de peu pour se jeter à mes genoux. Malheureusement pour eux, je n'avais pas apporté de bloc-notes ou autres papiers. Je ne trainais qu'un vieux stylo sur moi. Je n'allais quand même pas les souiller d'encre pour un autographe sans leur consentement. J'attendis donc gaiment qu'une personne soit suffisamment enthousiaste pour me tendre son bras. De fait, un homme barbu couvert de chiffons et assis contre un mur ouvrit sa paume et marmonna quelques mots incompréhensibles.

*Vas-y! Donne-lui un autographe!*

Obéissant, j'agrippai la main du vieil homme et lui griffonnai mon nom sur sa peau rugueuse. Des larmes de reconnaissance apparurent sur ses joues. Je me remis en marche, plus heureux encore. Je me rapprochais du jour où Martine développerait aussi des sentiments pour moi. J'allais l'impressionner pour gagner son attention, puis pour entretenir son amour.

. . .

Guillaume le Maître se réjouissait et prenait de plus en plus d'ampleur au fil des jours, me donnant de judicieux conseils comme il l'avait fait pour l'autographe dans la rue. Alors que je circulais dans les couloirs de l'hôpital pour la garde habituelle de nuit, je ne pus m'empêcher de déplorer la décoration des lieux. Plusieurs gens mourraient en cours de soins hospitaliers en une année, certes, mais j'étais convaincu que les décors mornes ne devaient pas leur prodiguer le goût de se relever de leurs opérations. Au contraire, ceux-ci devaient même les inciter à rejoindre la douce lumière des anges. C'était à croire que les stylistes de l'hôpital avaient voulu agencer les murs au thème de la maladie. Une idée merveilleuse traversa mon esprit et je me résolus à l'exécuter le lendemain par manque de matériel sur place.

La nuit d'après, comme prévu, j'apportai quelques pots de peinture à la maison de santé discrètement. Je ne me sentais plus trop sûr de mon coup, ayant eu toute une journée pour me ressaisir, mais un seul regard en direction des pauvres patients endormis me donna le coup de pied nécessaire pour sortir mes pinceaux. Je me mis à peindre une fresque, à partir du bas d'un mur, à l'honneur des enfants. J'angoissais un peu à l'idée de me faire prendre par un médecin de nuit qui passerait par pur hasard par mon aile. J'entendis du bruit au loin et tendis l'oreille pour écouter. Plus rien ne retentit par la suite, mais la crainte constante de l'interruption d'un représentant du personnel me pressait dans mon travail.

*TOUS les murs doivent être colorés! Jette la peinture!*

Je pris mes pots et accourus d'une chambre à l'autre pour couvrir grossièrement les cloisons de toutes les couleurs. À chaque pièce, je balançais mes pots pour en projeter violemment le contenu sur les murs, le plafond et parfois même le lit des patients. Ceux-ci allaient se réveiller et s'émerveiller de mon art. Je ferais leur bonheur et ils remercieraient maintes fois le directeur de l'hôpital de m'avoir engagé. Une fois mes contenants complètement vidés, je n'eus d'autre choix que de reprendre mon service de garde avec la hâte de recevoir des félicitations. Au petit matin, le patron fit son entrée dans l'hôpital avec un air courroucé. Quelqu'un l'avait appelé d'urgence pour qu'il vienne constater lui-même ma nouvelle décoration. Au lieu de me complimenter, il me

remit un dernier chèque de paye avant de me renvoyer définitivement de mon poste avec une amende assez élevée.

— Tu es chanceux que je ne veuille pas impliquer la police! Va-t'en d'ici, voyou! me cria-t-il alors que je ramassais mes affaires personnelles.

J'étais déçu de voir que certaines personnes ne me comprendraient jamais, moi et mon art. Je retournai chez moi bredouille.

. . .

À force de me retrouver toujours consigné dans mon salon, je m'ennuyais. Je ne sortais pas souvent, car lorsque cela arrivait, les gens se ruaient vers moi pour me photographier. J'aimais bien être connu, mais je n'appréciais pas pour autant la compagnie de ces personnes. Alors que je me sentais bouillant de fièvre, je me levai du canapé pour me rendre à la salle de bain. J'ouvris l'armoire à pharmacie pour prendre le thermomètre, puis le refermai pour ensuite faire face au miroir. Le thermomètre en bouche, je m'observai avec curiosité; ma barbe n'avait pas été rasée depuis trop longtemps et des taches de peinture jouxtaient mes pommettes. Plus je me regardais et moins je me reconnaissais dans le miroir.

*Touche!*

J'approchai mes doigts de la surface de la glace et les posai sur le reflet de ma joue gauche. Celle-ci trembla et se mit à bouger sous le déplacement de mes doigts. Telle de la pâte à modeler, mon reflet se déformait facilement par mes mains. Je pouvais soulever mon œil droit ou raplatir mes cheveux à ma guise. Trop fasciné pour être apeuré par le spectacle, je riais tout bonnement en lançant des « ho! » et des « ha! ». Je ne pouvais désormais plus m'en douter. Dieu m'avait transmis ce don de l'art. Il me signifiait, par cette manifestation surnaturelle, qu'il m'avait accordé tout un destin d'artiste.

. . .



Noël arrivait à grands pas et la neige faisait rage dehors. Encore démuné de cadeaux pour mes proches, je furetais dans les boutiques du centre-ville, mais ne trouvais rien d'incroyable. À midi, je ne supportais plus de courir les magasins. Pour un moment de détente agréable, je décidai donc de me rendre au Musée d'art contemporain. Frissonnant par le froid d'hiver, j'entrai rapidement dans l'établissement et m'achetai un billet d'entrée pour la visite du musée. Je montai à l'étage supérieur et entamai ma tournée. Je vis beaucoup de sculptures étranges et d'œuvres en tous genres avant de parvenir à quelques tableaux. Une fois devant ceux-ci, je m'immobilisai et fronçai les sourcils. Doucement, plusieurs émotions s'enchaînèrent l'une après l'autre en moi. Les toiles me rappelaient peut-être des souvenirs d'enfance, me disai-je. Elles m'étaient drôlement familières et c'est ce qui me rendait hébété. Après quelques secondes de réflexion, une révélation si effrayante par sa simplicité s'ancra dans mon esprit. Ces toiles, je les avais peintes et j'en étais presque certain!

*Vérifie le nom de l'artiste.*

Comme prié, je me penchai pour lire le nom de l'auteur de la première toile à ma gauche. Guillaume Mallette, lus-je avec contentement. Je regardai la toile suivante et les sept autres d'après pour finalement me rendre compte que la salle complète exposait mes œuvres à moi. Guillaume le Maître exultait face à un tel rassemblement de perfection. Une fois la surprise passée, la colère prit toute la place. Mes œuvres ne devraient pas être affichées dans un musée aussi peu mondain. Elles méritaient leur quartier dans une galerie sophistiquée. JE méritais que mon nom soit murmuré sur toutes les lèvres des visiteurs du Musée des Beaux-arts de Strasbourg! Blessé par un tel affront à mon succès, je décrochai quelques toiles du mur pour les emporter hors du musée. Je me devais de les placer dans un meilleur endroit. La dame de l'entrée s'écria de surprise en me voyant repartir avec mes œuvres. Elle appela la police et courut jusqu'à l'extérieur pour m'empêcher d'aller plus loin. Avec un poids considérable sur les bras et la neige abondante qui croulait sous mes pieds, je titubai dangereusement et me retrouvai à plat ventre par terre. La dame d'entrée put me rattraper facilement et me livra aux agents sans tarder.

(Suzanne, la mère)

Je me dépêchai de rejoindre le poste de police auquel j'avais été convoquée pour l'arrestation de mon fils. Jamais je ne l'aurais cru capable de commettre un vol, mais il fallait dire que je n'avais pas été très maternelle ces dernières années. On me dirigea vers une salle étroite où Guillaume se faisait interroger par un policier. Je ne comprenais pas pourquoi on m'avait fait venir ici en plein interrogatoire alors que Guillaume possédait 19 ans. Ce n'était pas comme s'il était mineur. On m'expliqua que mon fils avait tenté de voler quelques toiles du Musée d'art contemporain et qu'il n'offrait pas de réponses cohérentes aux questions du policier. J'entrai dans la pièce, visiblement confuse.

— Mais... qu'est-ce qui se passe? demandai-je d'une voix tremblante.

— Madame Mallette, veuillez vous asseoir sur cette chaise, me répondit le policier responsable de l'interrogatoire.

Le policier détourna son attention de moi pour se concentrer sur mon fils.

— Pour une dernière fois Guillaume, pourquoi as-tu tenté de voler ces toiles? lui demanda le policier.

— Je devais les emporter ailleurs, dans un meilleur endroit! Je vous l'ai déjà dit! S'époumona Guillaume en guise de réponse.

— Avais-tu le consentement des artistes de ces toiles pour entreprendre une telle démarche?

— De quoi parlez-vous? C'est moi qui les ai peintes ces toiles!

Enfin, je compris pourquoi Guillaume avait commis un tel acte. Comme d'habitude, il avait voulu attirer mon attention et me prouver qu'il pouvait se débrouiller en tant qu'artiste sous contrat. Franchement, son petit jeu m'exaspérait. Le policier, lui, ne semblait pas plus d'humeur à plaisanter.

— Ce n'est pas votre nom qui est inscrit sur ces toiles Guillaume, lui indiqua le policier.

— Non... non, je les ai reconnues ces toiles! Qui ne reconnaîtrait pas ses propres œuvres? C'est impossible!, répliqua mon fils avec un désarroi comme je n'en avais jamais vu chez lui.

— Guillaume, nous avons appelé Martine et elle dit n'avoir jamais vendu quoi que ce soit au Musée d'art contemporain. Nous lui avons envoyé les photos des toiles et elle nous a répondu qu'elle n'avait jamais reçu celles-ci de votre part.

Mon fils se mit à pleurer d'incompréhension et à trembler. Je commençai dès lors à m'inquiéter gravement pour lui. Il ne pouvait pas jouer un si beau jeu. C'était trop réaliste pour être mis en scène. Je dus étouffer plusieurs sanglots lorsque je réalisai qu'il croyait vraiment avoir été l'auteur des toiles. En sortant de la pièce, on me promit que Guillaume ne se verrait pas poursuivi en justice et l'on me donna le numéro de téléphone d'un psychiatre très réputé.

### **3<sup>e</sup> chapitre**

J'ouvris la porte du bureau du docteur Bérubé, puis poussai légèrement dans le dos de Guillaume pour qu'il daigne s'avancer. Les deux derniers jours m'avaient paru si pénibles avec l'étrangeté de mon fils. Depuis son arrestation, il était resté chez moi pour que je puisse le surveiller et le réconforter. Alternant siestes interminables et crises de panique, il m'avait littéralement épuisé. Il n'avait guère cessé de me parler de sa renommée et des injustices qu'elle lui apportait, ce qui n'avait qu'accentué mon malaise. Malgré ma réticence face à ce que mon fils traversait, je n'avais pas tardé à contacter un spécialiste en psychiatrie pour une consultation éclair. Je ne le reconnaissais plus. La maladie, quelle qu'elle soit, m'avait enlevé mon Guillaume et je me devais de le récupérer.

Le docteur Bérubé me serra la main et me fit bien comprendre que mon droit de parole allait survenir que lorsqu'il me poserait des questions au cours de l'entretien, tout cela dans le but de bien se concentrer sur les réactions et les réponses de mon fils. Ce dernier ne jeta qu'un mince regard en direction du psychiatre, puis prit place sur le fauteuil réservé aux patients. Il dut remplir un formulaire de santé au meilleur de ses facultés, puis la conversation tant attendue s'amorça enfin. Le docteur Bérubé me demanda d'abord de lui faire part de nos antécédents familiaux en psychiatrie, espérant ouvrir une piste de solutions au problème de Guillaume. Malheureusement, il n'y avait rien à raconter de ce côté. Ensuite, il me questionna sur un possible changement de caractère chez mon fils depuis les quelques dernières années, insistant sur le fait qu'une évolution puisse avoir été à peine perceptible par sa progressivité. Après mûre réflexion, je sus soulever quelques éléments particuliers. Je mentionnai l'isolement soudain qu'il s'était infligé et qui avait conduit à la perte de ses vieux amis, sa quête en vue d'une vie plus marginale et l'anxiété grandissante qui l'habitait depuis la fin de son secondaire. Il n'avait jamais ramené une amoureuse à la maison et n'était sorti que très rarement. Au fil des ans, il s'était avéré irritable, passant d'une émotion à l'autre assez drastiquement. Mon fils se tenait maintenant les jambes repliées vers lui et le visage appuyé contre ses genoux. En l'observant bien, j'avais l'impression de voir un enfant timide de cinq ans. Le docteur Bérubé, griffonnant le moindre de mes propos, semblait avoir vu bien des cas du genre, car il affichait un sourire discret qui se voulait rassurant.

Satisfait de la vue d'ensemble que je lui avais offerte, il interpela mon fils pour lui signifier qu'il désirait s'entretenir avec lui également. Guillaume se redressa sur son siège et fixa le docteur de ses yeux troubles envahis de cernes. Le psychiatre lui posa quelques questions d'ordre conventionnel, puis s'attaqua au sujet de son arrestation.

— Guillaume. Nous ne sommes pas là pour te juger, mais pour t'aider. Pour cela, il te faudra nous faire confiance et nous dire strictement la vérité. La police ne peut rien contre toi ici, vu la confidentialité de notre rencontre, entama le docteur.

Mon fils retrouva alors ses aises, prêt à se confier à qui voudrait bien le comprendre.

— Bon, d’abord, est-ce toi qui as peint les toiles avec lesquelles tu es sorti du musée? lui demanda le docteur Bérubé.

Guillaume se mordit la lèvre inférieure avec un air perturbé.

—... Oui... enfin, j’ai vu mon nom au bas de ces toiles! Insista mon fils.

— Te souviens-tu de les avoir peintes?

Mon fils ferma les yeux un instant pour balayer sa mémoire, à la recherche d’une réponse.

—... Non... je ne m’en souviens pas clairement..., répondit mon fils avec une once d’inquiétude.

L’ébranlement de Guillaume n’avait certainement pas échappé au docteur.

— Ah non? Aurais-tu emporté ces toiles, Guillaume, même si tu ne les avais pas créées?

— Bien sûr que non! Qu’est-ce que j’aurais gagné à placer des toiles de parfaits inconnus dans un meilleur endroit? Celles-ci valaient de l’or, car elles venaient de moi! Vous savez, j’ai eu beaucoup d’acheteurs par l’entremise de Martine. Elle m’a rendu célèbre. Les gens aiment ce que je peins et c’est pour cette raison que je devais sortir mes toiles du musée!

— Avais-tu planifié ton vol à l’avance?

—... Non... l’idée m’est plutôt apparue à l’improviste.

— Bien... est-ce que l’idée venait de toi?

Guillaume s’assombrit et se secoua la tête en signe de négation. Cela acheva de me donner la chair de poule.

— De qui venait cette idée? demanda poliment le psychiatre

-... C’est Guillaume le Maître qui me l’a proposé, rétorqua mon fils, à peine conscient du peu de logique dont il faisait preuve.

Le docteur Bérubé fronçait maintenant les sourcils en guise d'intérêt.

— Qui est-ce, Guillaume le Maître?

—... C'est la voix... je ne sais pas pourquoi elle est là.

Le psychiatre et moi en avions suffisamment entendu pour planifier d'autres rendez-vous. Après une boîte complète de mouchoirs utilisés, j'eus droit à la vague réponse que je redoutais depuis le début de la rencontre.

— Le dépistage des maladies mentales accompagnées de psychoses ne peut que s'établir par une association de symptômes, m'informa le docteur Bérubé. De ce fait même, il m'est impossible de vous informer, madame, de la vraie nature du problème de Guillaume. Je vois, cependant, qu'il souffre d'hallucinations auditives et visuelles sans compter qu'il s'est créé une sorte de personnage célèbre. Votre fils souffre visiblement d'une psychose grandiose qui lui apporte un sentiment de surpuissance. Il ne pourra retomber sur terre qu'en prenant un médicament antipsychotique, ce que je lui prescrirai immédiatement. Nous verrons après comment il s'en sortira.

Je me sentis honteuse et coupable en sortant du bureau avec la prescription de mon fils en main. Était-ce ma faute si Guillaume se voyait confronté à une telle maladie? Je me disais que cela ne se serait pas passé si j'avais été plus présente pour lui, si j'avais été une meilleure mère. Sous le choc de la nouvelle, je me mis à imaginer sa vie qui ne serait plus jamais ordinaire, ce que les gens penseront de lui et comment il sera reçu dans la société. J'éclatai en sanglots à la seule pensée que mon fils ne serait jamais aimé par quiconque d'autre que sa pauvre mère. Sans un mot, Guillaume accepta de suivre son traitement, mais il refusa de quitter son appartement. Résignée à le garder en bonne compagnie, je suggérai à sa sœur d'emménager avec lui le temps que son trouble disparaisse.

. . .

(Isabelle, la sœur)

Après l'horreur de l'état de l'appartement de Guillaume passée, je dus avouer que mon frère allait réellement devoir compter sur moi pour s'en sortir. Son colocataire

toxicomane n'aurait guère pu assumer un tel rôle, constituant surtout une mauvaise influence pour Guillaume. Ma mère, peu encline à mettre de côté son nouveau mari pour quelque temps, m'a donc poussé à venir vivre ici, dans l'intention de s'assurer que mon frère prenne bien sa médication. Cela me semblait étrange de m'occuper de faire à manger à Guillaume, de faire le ménage en plus de sortir pour les courses, moi qui finissais à peine mon secondaire. Malgré tout, la maladie de mon frère me préoccupait tant que je n'arrivais pas à quitter son chevet tant et aussi longtemps qu'il ne se trouvait pas profondément endormi. J'avais si peur qu'il se laisse envahir par des idées suicidaires ou qu'il retombe dans une grave psychose. Lors du dernier rendez-vous avec le docteur Bérubé, on nous apprit que le retour à la réalité de Guillaume lui serait probablement décevant par rapport à ce qu'il se figurait au moment de son délire, si décevant qu'il allait entrer en une certaine phase dépressive. Effectivement, après plusieurs semaines sous les antipsychotiques, Guillaume s'est métamorphosé pour redevenir quelqu'un de semblable au frère que je côtoyais auparavant. Peu à peu, il avait abandonné son personnage d'artiste mondain pour finalement réaliser qu'il n'avait jamais construit sa propre renommée. Ce qui me chagrinait le plus dans ce processus, c'est qu'il comprenait enfin que son rêve n'avait jamais été à sa portée et qu'il n'allait peut-être jamais se concrétiser par les difficultés que lui procurait sa maladie. Jour après jour, je le voyais se morfondre sous les draps et maudire quiconque voulant l'en retirer.

Toujours d'humeur maussade, il avait ignoré les appels et les autres tentatives de Martine pour entrer en contact. Je savais pourtant qu'elle parviendrait tôt ou tard à le rejoindre et à le convaincre de continuer son travail pour elle. Je me méfiais d'elle, car elle avait initié Guillaume au cannabis, ce que j'étais bien la seule à être consciente. D'ailleurs, elle ne se souciait aucunement de la psychose de mon frère. Dans ses messages, elle ne bavardait que d'argent et de vente, comme si elle avait totalement oublié l'état de Guillaume. Définitivement, j'allais garder un œil sur cette manipulatrice.

. . .

(Guillaume)

J'entendis des bruits de pas dans le couloir menant à ma chambre. Habitué à la routine de dernières semaines, je crus d'abord à l'arrivée de ma sœur, mais je me rappelai rapidement qu'elle avait plié bagage pour un voyage éducatif en sachant que je pouvais m'organiser seul à l'avenir. À mesure que les craquements de plancher se rapprochaient de moi, j'espérais grandement ne pas avoir à faire avec un voleur ou un criminel. Par surprise, ce fut Martine qui fit irruption dans la pièce. Elle m'enjoignit donc à me lever. Exaspérée après tant de jours d'attente, elle avait dû forcer ma porte d'entrée ou elle en avait soutiré la clé à mon colocataire ingénu. Je me retrouvais alors devant elle, vulnérable avec un air malade.

Expressément, elle sortit un sac de sa poche. Je blêmis alors d'appréhension face à ce que pouvait bien contenir son paquet. L'épisode de la drogue m'avait suffisamment affecté pour que je me résigne à ne plus y toucher d'ici ma guérison.

— Regarde au moins ce que je t'aie apporté, dit-elle en laissant le sac à découvert.

Du fusain, voilà ce qu'elle tenait à m'offrir. Pour une fois, elle venait m'encourager plutôt que de s'amuser de moi. Peindre m'effrayait depuis ma psychose, alors elle avait envisagé le dessin. Ému, j'acceptai son cadeau et me remis à produire une œuvre de mon cru dès le lendemain.

. . .

Après tant de jours dans le fusain, je me sentais à nouveau moi-même, Guillaume, l'aspirant et non le Maître. J'avais retrouvé un certain goût de vivre à travers la reprise de mon ancienne routine. Martine passait presque tout son temps dans mon appartement afin de veiller à mon bien-être. Elle m'empruntait parfois de l'argent pour « relancer ses affaires » à la galerie, mais je le lui devais bien après tout. À part elle, je ne possédais aucun ami et personne ne parvenait à me saisir. De plus, je n'arrivais toujours pas à effacer de mon esprit la soirée où elle avait tenté de se livrer à moi. Un seul obstacle se dressait entre elle et moi; ma médication attestait, en ma défaveur, mon dérèglement mental. Aucune femme ne voudrait d'un homme que les gens pointeraient en traitant de fou. Le psychiatre avait beau me prévenir des risques d'une rechute, je ne me sentais plus du tout perturbé. Mes pilules ne me servaient strictement plus. Alors, à quoi bon de



persister à me les enfiler dans la gorge? Guéri. Voilà ce que le docteur Bérubé écrira dans mon dossier à notre prochain rendez-vous. Un ex-enrhumé ne s'étouffe pas dans le sirop contre la toux avant de se coucher. Pourquoi devrais-je alors saturer mon corps d'antipsychotiques et d'antidépresseurs pour contrôler des délires qui ne surviennent plus? Ces réflexions s'avèrent suffisantes pour me pousser à arrêter secrètement ma médication. Je me mis donc à cacher mes cachets dans ma penderie et à profiter pleinement des soirées en compagnie de Martine avec quelques joints.

#### **4e chapitre**

Un matin comme un autre, j'ouvris le réfrigérateur pour finalement constater que mes provisions en nourriture méritaient plusieurs critiques. À maintes reprises, je tentai de joindre Martine par téléphone pour qu'elle me ramène quelques produits du supermarché, mais en vain. Autant que cela pût me désespérer, je ne m'en trouvais pas plus surpris, ayant remarqué que Martine vaquait à de multiples occupations ces derniers temps. Je décidai donc, à contrecœur, de sortir de mon appartement pour me rendre à l'épicerie. Le plan en soi ne me plaisait pas, car l'opinion des gens face à mon ancienne maladie me terrorisait. Mon médecin, plus sage que moi, avait insisté sur le fait que ma médication ne saurait se charger de mes relations avec autrui. Par conséquent, il m'avait conseillé de m'intégrer à la société le plus souvent possible afin d'éliminer mes craintes, ce que je n'avais évidemment pas pratiqué jusqu'à ce jour. Alors que je me penchais au-dessus de mon panier d'épicerie pour me rendre le plus insignifiant possible aux yeux des autres clients, je sus enfin comprendre où le docteur Bérubé avait toujours voulu en venir avec ses techniques extramédicamenteuses. Après un moment d'hésitation, je me trouvai si ridicule à me cacher ainsi des gens qui m'entouraient que je résolus de faire face à mes peurs absurdes. Je relevai la tête et me mis à agir comme n'importe quelle personne qui parcourait les allées en quête d'articles quelconques.

Au début, j'ignorai les passants, ne réduisant ma vue qu'à l'unique recherche des aliments. Peu à peu, comme on enlève les minuscules roues d'appoint de notre première bicyclette, je me laissai leur adresser quelques sourires furtifs au passage. Finalement, lorsque je consentis à affronter le regard d'une simple dame aux jambes écourtées, j'y trouvai une singulière ambiguïté : du mépris doublé d'une fascination plus qu'évidente. Cette femme semblait me savoir fautif, moi qui avais délibérément rejeté ma médication. Ses prunelles m'accusaient, mais elles témoignaient aussi de leur curiosité incommodante. Pour redevenir maître de la situation et vaincre l'inconfort qui s'amplifiait en moi, je toussai le plus normalement du monde pour mettre un terme à notre contact visuel et continuai d'avancer sur mon chemin. Après tout, ma propre culpabilité face à ma décision camouflée d'abandonner les antipsychotiques justifiait peut-être l'interprétation que je m'étais construite du regard de la dame. Une fois en ligne pour passer à la caisse, je me sentis de nouveau persécuté, mais plus seulement par la petite dame. Partout dans le commerce, on me jugeait et l'on me contemplait abusivement, comme si mon secret se voyait divulgué sur mon front. Sous une telle pression, je ne pus que m'enfuir rapidement de l'épicerie à la suite de mes achats. Déçu et épouvanté par ce début en matière de réhabilitation sociale, je savais dorénavant que ma psychose m'avait atteint plus que je ne l'imaginais.

. . .

Les semaines suivantes, pour me donner une chance de me libérer de ma phobie sociale, je me rendis fréquemment au parc. Le printemps me redonnait la bonne humeur et je m'étais découvert une nouvelle passion pour le moins surprenante. J'adorais passer mes après-midi, couché dans l'herbe, à épier les insectes et leur comportement. Parfois, j'en ramenaï quelques-uns dans mon appartement, les ayant d'abord consciencieusement enfermés dans des pots. Je les étudiaï, les prenais en photo, puis les relâchais dans la nature. Les fourmis, les scarabées et les abeilles constituaient même une franche inspiration pour mes prochaines œuvres. J'allais en faire un thème pour le vernissage de cet été à la galerie de Martine. Je n'attendis d'ailleurs pas l'approbation de cette dernière pour joindre l'action à l'intention. En quelques heures à peine, je réalisai un premier

tableau du règne des insectes. Je le posai au pied du lit juste avant de me coucher ce soir-là et m'endormis l'esprit apaisé.

Je sursautai subitement, au beau milieu de la nuit, dans mon matelas. Un son inquiétant m'avait tiré de mon sommeil, mais à mesure que je reprenais connaissance

, je n'étais plus sûr de l'avoir entendu en rêve. Le bruit persistait dans mes oreilles et m'énervait sérieusement. Il paraissait trop réel pour qu'il ne s'agisse que d'un acouphène. J'ouvris une lampe dans ma chambre et n'entendis plus rien. Toujours peu rassuré, j'allai voir ce que mon colocataire faisait à l'instant même. Le voyant ronfler tout bonnement, je ne pus me résigner à le réveiller. Je retournai à ma chambre, quelque peu consterné de ne pas avoir mis le doigt sur la source du bruit étrange. Dès que j'éteignis la lumière de ma lampe, je me figeai d'horreur. Le son, ressemblant à un vrombissement, s'était instantanément manifesté à nouveau. J'en cherchai alors la provenance dans le noir et voulus m'évanouir lorsque je tombai dessus. Les éléments de mon tableau grouillaient et semblaient y prendre vie. Ils émettaient vraisemblablement le son terrifiant qui me hantait depuis mon réveil brutal. J'avais la vague impression qu'ils voulaient m'attaquer, me punir. Paniqué, j'agrippai le tableau et le brisai en mille morceaux. Je passai le restant de la nuit debout, nuit à laquelle je pus assister au trépas de ma passion pour les insectes.

. . .

(Martine)

Enfin, j'étais parvenue à gâcher mon existence par manque de transparence. Après tant d'années de fortune accumulée ingénieusement, j'allais finir en prison. Quelqu'un avait dénoncé mes crimes à la police de Montréal et je devais maintenant errer d'un endroit à l'autre sans me faire repérer. On voulait m'enfermer pour trafic de drogues et toiles volées vendues illégalement sans compter mon implication accidentelle dans un meurtre commis par mon bon ami Jérôme. Enfoncée dans la boue jusqu'au cou, il me fallait trouver une solution au plus vite. Changer d'identité demande beaucoup de temps. Je devais d'abord me dénicher un asile sûr. L'idée d'aller vivre chez Guillaume me ravit aussitôt et je réussis même à persuader Jérôme de me suivre. Guillaume ne protesterait jamais de toute façon. Le manipuler m'était devenu aussi facile que de respirer. Dès le

début, j'avais pressenti que Guillaume manquait d'assurance et qu'il ferait à peu près n'importe quelle bêtise pour accomplir ses objectifs. Il avait consenti à grossir mon portefeuille en m'achetant de la drogue, en me laissant l'entière gestion de ses œuvres et en me prêtant continuellement de l'argent sans trop poser de questions. Ensuite, l'arrivée de sa maladie mentale l'avait rendu encore plus à ma merci. Je n'avais qu'à montrer un minimum de compassion pour qu'il se soumette au moindre de mes désirs. Il buvait mes paroles et y obéissait avec joie. J'ai bien remarqué, de plus, qu'il avait commencé à cacher ses médicaments au lieu de les prendre. Sans traitement, il pourrait surement croire à une réalité que je lui imposerais sans problème. L'idéal serait de lui faire accroire que la police le recherche et pas moi. Il saurait alors accueillir mon complice et moi chez lui sous prétexte que notre présence lui servirait de défense. Nous nous retrouvâmes donc, Jérôme et moi, à cogner chez Guillaume pour lui apprendre une terrible nouvelle et lui proposer notre appui.

(Guillaume)

Je me traînai jusqu'à la porte d'entrée pour répondre à de la visite inattendue. Je parvenais mal à dompter mon corps tant il avait souffert d'insomnie. Les cauchemars éveillés s'étaient multipliés depuis la création du tableau sur les insectes. Ils surgissaient dans les moments où je m'attribuais un peu de calme après tant d'angoisse. Ce fut donc avec une nervosité hors pair que j'ouvris le seuil à Martine... et un parfait inconnu. L'homme, Jérôme, possédait une carrure digne des ouvriers de prison et une expression corporelle assez agressive. Son silence, à lui seul, n'en finissait plus de m'intimider. Je discernai ensuite l'affolement de Martine qui me supplia de les faire entrer, elle et son ami. Je leur permis de s'exécuter, pressé de connaître ce qui se tramait. Martine s'avança vers moi et s'effondra en larmes dans mes bras. Jérôme, lui, demeurait impassible et semblait presque s'égayer de la scène.

— Qu'est-ce qui se passe Martine? demandai-je avec la voix vacillante.

Elle renifla un bon coup et plongea ses yeux dans les miens.

— La police te recherche Guillaume, souffla-t-elle.

— Mais... pourquoi? rétorquai-je au bord de l'hystérie.

— Les agents se souviennent de tes frasques à l'hôpital et au musée. Ils savent que tu as recommencé malgré toi à divaguer. Ils t'ont vu Guillaume la nuit d'avant-hier ! Tu as assassiné un homme dans ton délire!, répondit-elle en braillant.

Je me détachai de Martine en reculant jusqu'à tomber sur le parquet. De fait, ma nuit d'avant-hier ne me revenait pas à l'esprit. Les allégations de ma patronne prenaient presque tout leur sens alors que j'asphyxiais de frayeur sur le plancher. Mon colocataire, agité, en profita pour sortir de sa chambre valise en main.

— Pardonne-moi Guillaume, je pars d'ici! La police? Pas pour moi!, cria mon colocataire.

Il s'évada dans le corridor afin de quitter prestement l'appartement. Comment aurais-je pu l'en blâmer, lui qui vit chaque heure gelé par la cocaïne?

— Nous allons demeurer avec toi Guillaume, d'accord? Ne t'inquiète pas! Nous allons t'extirper de cette situation abominable!, me convainquit Martine.

. . .

Jamais je ne m'autorisais à quitter mon appartement. Martine et son imposant acolyte ne bougeaient pas plus que moi. Ils me mettaient souvent à l'écart. Ils dormaient ensemble et ne se gênaient pas pour utiliser tout ce qui leur faisait envie. De mon bord, je ne m'étais jamais senti aussi lamentable et voué à l'échec. Les plans pour sauver ma peau ne fusaient pas de la bouche de mes invités. Ceux-ci ne se préoccupaient vraisemblablement plus de moi. Martine me broyait le cœur. Elle m'avait abandonné pour Jérôme tout en me gardant spectateur de leur union, peut-être pour mieux m'anéantir. En plus, elle m'avait interdit de regarder la télévision afin de m'épargner du stress supplémentaire. Ma vie m'apparaissait comme un arbre à deux branches : soit je demeurais éternellement dans mon appartement avec les deux égoïstes, soit je me livrais à la police pour pourrir au pénitencier. Je songeais de plus en plus au suicide.

Ce jour-là, je m'ennuyais royalement. J'étais affalé sur mon canapé dans le salon à fixer les araignées au plafond. Depuis un certain temps, mon appartement se voyait infesté par plusieurs insectes qui fuyaient la chaleur de l'été pour se réfugier à l'air conditionné. J'en écrasais des dizaines par journée. J'en devenais pratiquement fou. Parfois, j'en trouvais sur ma jambe ou mon bras et je me mettais à courir en rond jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Je ne jurais plus que par les insecticides et les tapettes à mouches. J'en gardais toujours à proximité.

Tout à coup, ne m'y prévoyant point, la radio s'alluma d'elle-même. Le poste grésillait tant que je ne distinguais pas ce qui y jouait. Pourtant, l'entendre en marche m'indisposait et troublait ma quiétude. Alors que je soulevais les coussins pour trouver la télécommande de la radio, le poste s'éclaircit jusqu'à ce que j'y entrevoie l'unique message.

*Guillaume... Guillaume... Guillaume...*

D'un bond, j'appelai Martine à grands cris et me bouchai l'ouïe pour ne plus percevoir l'appel. Elle me rejoignit prestement, accompagnée par Jérôme avec son air farouche. Je lui pointai du doigt la radio et lui demandai de l'éteindre. Martine me dévisageait avec moquerie et Jérôme semblait sceptique.

— Elle n'est pas en marche Guillaume, ricana-t-elle.

Avec effroi, je vis un coléoptère s'échapper de son oreille gauche.

— Mentreuse! Tu fais partie de leur clan!, m'égosillai-je.

Par impulsion, je déguerpis de mon appartement et me retrouvai dans la rue. Après vingt minutes de marche à une cadence précipitée, je regardai autour de moi et constatai que je m'étais complètement perdu. Je ne reconnaissais pas les lieux et le chemin pour retourner chez moi m'était tout aussi inconnu. Mes muscles se tendirent par mon sentiment de faiblesse face au monde extérieur. On allait me tendre un piège et me conduire en prison. Aussitôt, mon pressentiment se réalisa sans me confier la liberté de réagir. Plusieurs insectes jaillirent peu à peu des crevasses et des bordures des trottoirs et des rues. Ils se resserraient en troupeau et se ruaient tranquillement vers moi. Leurs appels au

rassemblement se mêlaient à mes hurlements, attirant une masse de gens perplexes. Les insectes et moi fûmes immédiatement entourés par ces quelques autres humains inquiets. Je me rappelai sans tarder que ma tête avait été mise à prix. J'avais involontairement tué un homme et ces gens désiraient assurément prendre part à mon massacre. Tout comme Martine, ils devaient appartenir au clan des insectes. Tout à coup, pour confirmer mes suppositions, des mandibules, des antennes et des ailes leur poussèrent partout sur le corps. Les insectes géants me fixaient maintenant avec voracité. Horrifié, je déchiffrai leur réel dessein. Ils n'allaient pas me porter à la police. Ils salivaient à l'idée de goûter à ma chair. Ils suivirent donc leur minuscule progéniture en faisant claquer leurs mandibules de délectation anticipée. Plus je sanglotais dans ma terreur et plus ils se rapprochaient. Dans un cri de gloire, les insectes foncèrent vers moi et me grimperent dessus. Ils entaillèrent ma peau et s'y faufilèrent par milliers. La douleur atroce me faisait hurler de plus belle. Alors qu'ils parcouraient mes veines et me dévoraient de l'intérieur, je me sentais mourir. À bout de mes souffrances, je m'évanouis par terre et acceptai ma mort avec soulagement.

. . .

(Isabelle, la sœur)

À peine revenue de voyage, j'appris que Martine était poursuivie par la police pour divers crimes considérables. Avant même que je puisse avertir mon frère du danger qu'il courait à se tenir avec cette vile femme, je reçus un appel de ma mère en crise de larmes. Guillaume avait été repêché en pleine psychose par des gens dans la rue. Il s'était battu contre ses démons imaginaires avant de s'effondrer à plat ventre sur le sol. Il avait été transporté d'urgence à l'hôpital et se trouvait encore en état de choc. Je me dépêchai donc à m'y rendre, furieuse de ne pas avoir pu empêcher le drame. Je n'y voyais qu'une seule explication. Guillaume nous avait tous dupés en arrêtant de prendre ses médicaments et il avait replongé graduellement dans ses hallucinations.

Une fois à l'hôpital, je rencontrai le docteur Bérubé avec mes parents. Ils m'indiquèrent clairement qu'aucune infirmière n'allait me permettre de discuter avec mon frère tant et aussi longtemps qu'il se figurait que la terre entière voulait le lapider. Il nous fallait

patienter quelques jours pour que sa nouvelle médication le ramène au calme. Quand Guillaume revint à la réalité, je pus enfin m'excuser d'avoir failli à ma tâche.

— Comment te sens-tu? Lui demandai-je en voyant qu'il avait retrouvé la parole?

— ... mieux, bien mieux qu'avant, répondit-il d'une voix morne. Quand est-ce que je vais en prison?

— Qui est-ce qui a osé te dire une chose aussi absurde? sifflai-je piquée par la colère.

— ... Martine, dit-il après une hésitation infinie.

J'en frémis de rage. Martine avait poussé mon frère au bord du précipice en l'incriminant pour ses crimes personnels. Avec toute l'agitation de l'hospitalisation de mon frère, j'avais omis de lui raconter la vérité à propos de Martine.

— Guillaume, c'est Martine qui est recherchée par la police, pas toi, lui déclarai-je.

— Je n'ai tué personne? demanda-t-il d'un air incertain.

— Non... tu n'as absolument rien commis de mal.

Guillaume semblait osciller entre la consternation et le désir de se venger.

— Elle se terre chez moi, me chuchota-t-il.

Il ne m'en fallut pas plus pour rejoindre les autorités. La police ne tarda pas à passer les menottes à Martine et Jérôme. Plus jamais ils n'influenceraient les gestes de mon frère.



## 5<sup>e</sup> chapitre

(Guillaume)

Au cours de mon hospitalisation forcée d'un mois, je reçus enfin le diagnostic de ma maladie. J'étais atteint d'une schizophrénie paranoïde, la forme la plus répandue de ce trouble mental. Pendant tout ce temps à l'hôpital, mon psychiatre, le docteur Bérubé, m'expliqua les fondements de ma maladie. Depuis le début de sa phase active, j'avais traversé ce qu'on appelle une psychose de grandeur et une psychose paranoïde, la première m'ayant procuré l'illusion de devenir un artiste fameux et la deuxième m'ayant hanté par des idées de persécution. Dans mon parcours, j'avais accompli deux erreurs majeures : consommer de la drogue et arrêter de prendre ma médication. Le cannabis s'était chargé de catalyser ma schizophrénie tandis que la pause de mon traitement m'avait directement entraîné dans une rechute. Une fois informé, j'assimilai enfin que ma maladie ne se guérirait jamais, mais qu'elle se traiterait avec mes antipsychotiques jusqu'à mon réel décès. Ainsi, je n'aurais plus à subir d'hallucinations auditives, visuelles et tactiles en plus de déformations de la réalité. Maintenant que je ressortais d'un délire aussi effrayant, la dépression se faisait moins sentir qu'après ma psychose de grandeur. Ma famille venait me visiter religieusement et les infirmières me persuadaient que je rayonnais de plus en plus chaque jour. Je craignais encore mon retour dans la société, soit ma réhabilitation sociale, mais j'avais hâte de vivre mieux.

À ma sortie de l'hôpital, je retournai dans mon ancien appartement avec ma sœur. Le médecin m'avait recommandé de préserver mon autonomie tout en me gardant une béquille pour appui. Il m'avait alors paru hors de question d'aller vivre chez ma mère ou seul dans mon logement rempli de souvenirs délicats. J'avais complètement changé d'attitude avec ma maladie, plus déterminé qu'avant à régler ma situation. Je comptais d'ailleurs sur Isabelle pour qu'elle m'accompagne dans mes sorties, à défaut de lui demander de les exécuter à ma place. Après plusieurs mois d'amélioration progressive, je m'inscrivis même à un groupe d'entraide pour les gens qui, comme moi, ont enduré des épreuves marquantes lors de leurs psychoses. Je m'y fis des amis, ce qui ne m'était pas survenu depuis la fin de mon secondaire. Mon rétablissement s'annonça si bien que mon psychiatre réduisit le nombre de nos rencontres. Avec la renaissance de liens amicaux

dans ma vie et mon nouveau bien-être, il ne me manquait plus qu'un chaînon pour compléter mon bonheur : la peinture. Je ne rejetais pas la possibilité, après tant de sueurs froides, de faire métier dans le domaine de l'art. Je pratiquais encore, et aussi souvent qu'il m'était permis, à peindre des toiles. Pour la seconde fois, mes œuvres furent remarquées par quelqu'un. Cependant, il s'agit d'un professeur d'université qui s'intéressa à mes projets et non un imposteur. Il m'invita à rejoindre l'un de ses cours et j'acceptai la proposition avec l'espoir de devenir un grand artiste, mais aussi de prouver qu'une maladie mentale n'entrave pas toujours les capacités intellectuelles et sociales d'une personne. J'allais démontrer que les gens atteints de schizophrénie peuvent autant se réaliser que ceux qui les en trouvent incapables et qui les pointent du doigt.